

ÉDITORIAL

Ce numéro en apparence hétérogène résulte d'un constat et se veut démonstration. Le constat est une évidence : la langue est le dénominateur commun des trois approches choisies, objet d'étude obligé du linguiste, bien sûr, mais aussi du traductologue et du stylisticien. La démonstration, quant à elle, découle du constat initial et aura pour objectif de prouver, à la lumière d'analyses relevant de chacune des trois optiques retenues, la nécessaire homogénéité des outils, qu'il s'agisse d'analyse linguistique, traductologique ou stylistique. En clair, on peut difficilement envisager de faire passer la spécificité d'un texte d'un encodage de départ donné à un encodage d'arrivée choisi (pour le traductologue), d'y découvrir la trace de mécanismes fondamentaux (pour le linguiste), d'en dégager des marqueurs de subjectivité créant des écarts spécifiques par rapport à une norme plus ou moins établie (pour le stylisticien) sans être au fait des structures énonciatives et syntactico-sémantiques d'une (ou plusieurs) langue(s) naturelle(s). En amont de cette démarche unique à finalités variables, il y aura (comme pour toute démarche scientifique et dans des proportions variables) le même recours à l'intuition: pour le linguiste, le traductologue et le stylisticien, le paradoxe de ce premier contact avec le texte où plaisir, déplaisir, ennui, curiosité se feront jour sera toujours pertinent.

Parmi les stylisticiens, Stéphane Jousni applique les outils de la linguistique énonciative à l'élucidation de la polyphonie et de l'intertextualité chez John Banville. Plus attentive aux choix lexicaux et syntaxiques, Linda Pillière explore un aspect de la prose impressionniste de Katherine Mansfield en examinant les spécificités de la langue de l'enfance chez cet auteur. À travers l'exemple de trois romans de Jean Rhys, Nathalie Vincent choisit d'analyser les manifestations textuelles du thème de l'espace, tentant ainsi de démontrer que seuls les outils de la linguistique permettent une investigation cohérente de l'objet littéraire. Dans une perspective plus strictement théorique, Andrée-Marie Harmat s'applique à définir le texte littéraire en tant qu'espace d'analyse clos en proposant un modèle topologique du domaine textuel qui s'appuie largement sur le domaine notionnel tel qu'il apparaît dans la Théorie des Opérations Énonciatives d'Antoine Culioli. Raphaëlle Costa de Beauregard s'intéresse enfin aux rapports qu'entretient la stylistique avec les jeux sur l'énonciation dans un domaine très particulier de l'étude textuelle, celle de l'écran filmique, en étudiant le cas d'une production récente de Tim Burton.¹

Parmi les traductologues, Myriam Salama-Carr s'intéresse aux problèmes posés par l'implicite dans la traduction du discours technique et scientifique. Jacky Martin explore le concept de « décentrement » dans le contexte de la traduction en français d'un roman de Gabriel Okara. Ce roman (*The Voice*) présente la particularité d'être une « translittération » en anglais d'un écrivain dont la langue est le Ijaw. Lance Hewson, enfin, examine l'importance de choix stylistiques en traduction littéraire.

¹ Afin de respecter scrupuleusement les règles afférentes aux droits de reproduction, les auteurs des articles de stylistique prient le lecteur de bien vouloir se reporter aux éditions respectives des textes littéraires, parfois très récents, qu'ils ont commentés.

Chez les linguistes, Stéphanie Bonnefille et Andrew McMichael explorent le fonctionnement des verbes signalant un changement d'état, et en particulier GO et GROW, dans le cadre d'une théorie de la projection métaphorique. Dans une optique énonciative tenant compte de l'aspect et de la modalité, Agnès Celle vise à doter WILL + BE -ING d'un véritable statut théorique. Gilles Col examine, en vue de la formalisation de la construction du sens, l'hypothèse que « already » permet d'accéder à l'intérieur d'un domaine notionnel, ou à une zone spécifique de cet intérieur. Afin de prouver que certains facteurs accentuels donnent lieu à un nombre très réduit de variantes alors que d'autres déclenchent une variation conséquente, Alain Deschamps montre que l'accent du mot en anglais est fondé sur un ensemble complexe de paramètres, relativement indépendants les uns des autres (lexique, rythme, règles phonologiques ou phonographémiques). En marge de son intervention au colloque, Jacques Durand aborde la relation entre la linguistique fonctionnelle française et la linguistique chomskyenne au XXème siècle et, pour clarifier certains concepts, il traite, en passant, de la composition nominale en anglais. Wilfrid Rotgé part à la quête d'une valeur fondamentale pouvant se loger au sein de la construction BE+V-ING (la dimension 'déjà'), et tente, en chemin, d'expliquer pourquoi les linguistes énonciativistes français accordent une si grande importance à la notion de valeur fondamentale. Enfin, Dennis Philps présente une introduction à sa communication portant sur le métaopérateur phonesthétique <CN-> dans le cadre d'une approche cognitive de l'invariance sub-lexicale en anglais.

Andrée-Marie HARMAT, Lance HEWSON,
Jacques DURAND, Dennis PHILPS.